

CONDITIONS.

I. Les billets ne sont valables que pour les trains indiqués ci-dessus; présentés à tout autre train, ils n'ont aucune valeur. II. Ils se composent de deux coupons. Le premier sert pour le voyage à aller; le second sert pour le voyage au retour.

NOTA. — Moyennant un supplément de 4 francs, il sera délivré, aux voyageurs, qui en feront la demande, un troisième coupon qui sera échangé à l'Exposition (avenue Labourdonnaye) contre une carte donnant droit :

- 1° D'entrer dans le parc du Champ de Mars, dans le Palais et dans le jardin, aux heures d'admission générale, et aux heures réservées, pendant quatre jours consécutifs;
- 2° De visiter, sans rétribution, le jardin d'Horticulture et les autres Expositions à péages spéciaux;
- 3° De visiter l'Exposition agricole et les champs d'expérience de l'île de Billancourt.

En même temps que le troisième coupon, le voyageur doit présenter son portrait-carte; cette condition est de rigueur, car c'est sur ce portrait-carte que s'applique le billet d'entrée.

La carte d'entrée à l'Exposition aura une durée qui ne s'étendra pas au-delà du séjour du billet.

Nous lisons dans l'Opinion d'Ypres :

« Un goût que nous pouvons dire naturel, tellement il est général, engage les différents peuples à élever des coqs de combat. »

Le spectacle des combats de coqs, très-fort en honneur aujourd'hui chez les Chinois, les Javanais et les Malais, y occupe la majeure partie de la population les jours de fête. Aussi, la race malaise des coqs de combat jouit-elle d'une célébrité universelle.

Parmi les anciens, ces plaisirs étaient connus des Grecs, qui paraissent les avoir empruntés aux Indiens et les avoir enseignés aux Romains; l'île de Rhodes produisait les meilleurs coqs de combat.

Les Français, les Anglais, les Belges, en Europe, recherchent avidement ces luttes et se livrent à leur sujet à des paris plus ou moins élevés.

En Angleterre, les combats de coqs inaugurés par les rois anglais au XI^e et XII^e siècle furent défendus par une loi d'Edouard III. Aujourd'hui les règlements de police n'ont pu les faire disparaître des mœurs populaires de nos voisins.

Nos législateurs belges viennent de décréter l'abolition des combats de coqs. Il n'a rien coûté aux honorables membres du Sénat et de la Chambre d'interdire un plaisir populaire : les combats de coqs ne font pas partie de leurs amusements.

Les courses de chevaux dans lesquelles des hommes se fracassent côtes et tibias, les chasses à courre dans lesquelles on réduit à se rendre de pauvres lièvres poursuivis à outrance, sont plaisir de noblesse et de haute finance. Serait-ce pour ce motif que leur suppression n'a pas été demandée dans les discussions de nos députés de l'une et l'autre Chambre?

Nos législateurs eussent été conséquents avec le plus grand principe d'égalité si, supprimant les combats de coqs, ils avaient supprimé les courses de chevaux; en maintenant celles-ci il fallait maintenir ceux-là.

Le peuple est de nos jours encore, quelque peu la gent taillable et corvéable; tandis que ceux du haut lieu jouissent de privilèges et d'immunités. On ne se soucie guère de lui. Tous ses plaisirs, toutes ses jouissances semblent à charge à nos patriotes : aussi rien ne leur coûte pour les en priver et leur interdire des jeux beaucoup plus innocents et plus moraux que ceux de la haute-voûte.

Voilà pourquoi l'on interdit les combats de coqs et l'on maintient les courses de chevaux.

Que les hommes sont drôles !

Dimanche, vers neuf heures et demie du matin, le feu s'est déclaré dans l'étable de la ferme occupée par les époux Desmettre-Bomard, au hameau de Rouge-Barre, à Marcy-en-Barœul.

Le feu a pris rapidement une grande extension et gagna tous les bâtiments de la ferme qui ont été détruits. Les chevaux et les vaches ont été sauvés. Le mobilier et les instruments aratoires ont été la proie des flammes.

La perte s'élève à 40,000 fr.; il n'y avait assurance que pour 4,000 fr.

La cause de ce sinistre est inconnue, mais on croit devoir l'attribuer à l'imprudence d'un fumeur.

Lundi soir, un ouvrier nommé Hubert Posters, natif de Templeuve (Belgique) occupé dans un établissement industriel des environs de Roubaix, revenait de son travail, lorsque passant non loin de la route de Lannoy, derrière l'estaminet du Grand cheval-blanc, il voulut sauter un fossé et se cassa la jambe. On s'est empressé de le transporter d'abord chez un médecin de notre ville où il a reçu les premiers soins, et de là à l'hôpital.

Le nommé Louis-Martin Plateau, tisserand, âgé de 48 ans, né à Roubaix, a été arrêté dans une commune voisine en état de vagabondage et de mendicité.

Cet individu ne travaillait plus depuis un an, il s'introduisait dans les habitations exigeant avec menaces qu'on lui livrât soit de l'argent, soit des victuailles.

Il a été mis à la disposition du parquet. Pour toute la chronique locale J. Reboux.

FAITS DIVERS

Nous lisons dans le *Moniteur du Soir* :

« L'instruction concernant l'attentat commis au bois de Boulogne le 6 juin dernier sur la personne du Czar est terminée. »

« Le juge d'instruction, M. de Gonnell, après avoir consacré vingt jours soit à entendre un nombre relativement considérable de témoins, soit à interroger Berezowski, a rendu hier son ordonnance. »

« C'est M. le procureur impérial Moignon qui a rédigé et signé le réquisitoire d'information. »

« Berezowski se trouve maintenant renvoyé, par l'ordonnance du magistrat instructeur, devant la Chambre des mises en accusation, dont M. Fillon est le président. Celle-ci aura à examiner, à l'une de ses prochaines audiences, très probablement mardi 2 juillet, s'il y a lieu de traduire devant le jury de la Seine l'auteur de l'attentat commis le 6 juin. »

« On pense au Palais que l'arrêt de la Chambre des mises en accusation ne sera point rendu le même jour où la cause sera déférée à son examen. Quoi qu'il en soit, ajoutez-t-on, le procès de Berezowski serait fixé au rôle de la Cour d'assises, soit le samedi 12, soit le lundi 15 juillet. »

Un enfant de 13 ans est accusé d'avoir volé trois lorgnons; il est traduit devant le tribunal correctionnel.

M. le président. — C'est très-mal de prendre le bien d'autrui. (L'enfant sanglote) Si on vous prenait votre casquette, qu'est-ce que vous diriez? (Silence). Hein! qu'est-ce que vous voudriez? (Silence). Répondez-moi donc; que diriez-vous si on vous volait votre casquette?

L'enfant. — M'sieu, je dirais à p'pa de m'en acheter une autre. (Rires bruyants dans l'auditoire).

Dernières nouvelles

(6 heures 30 du soir).

Au moment où nous mettons sous presse, l'Agence Havas nous transmet le deux dépêches suivantes :

New-York, 1^{er} juillet.

L'Empereur Maximilien a été fusillé par ordre de Juárez qui refuse de livrer le cadavre.

Les juaristes se sont emparé de Mexico.

Rome, 1^{er} juillet.

490 évêques ont présenté une adresse au Souverain-Pontife. Sa Sainteté a reçu des députations de cent villes italiennes.

VARIÉTÉS

DAVID LIVINGSTONE
VOYAGEUR EN AFRIQUE.

David Livingstone, qui vient d'être assassiné sur les bords du lac Nyassa, était, avec Barth, le plus éminent des voyageurs contemporains. Il joignait à une persévérance rare, un jugement presque infallible. C'était un observateur de forte race. Son nom ne périra pas; il figurera dignement à côté de ceux de Cook et de Bougainville.

Né en Ecosse, à Blantyre, en 1815, Livingstone se fit, jeune encore, remarquer par la ténacité de ses principes, par la fermeté de ses convictions. Il ne chercha pas, comme tant d'autres, à percer quand même. Il était ambitieux de savoir, non d'honneur. Esprit laborieux, patient, très-pratique, il considérait le travail, non comme une exigence fatale, mais comme une sorte de consécration d'une vie intelligente. A ses yeux, l'homme inactif était dégradé. La supériorité sans le travail lui paraissait presque une impossibilité.

Les parents de Livingstone, simples cultivateurs, désiraient faire de leur fils un ouvrier. Il se plia aux désirs de sa famille. Pendant plusieurs années, il vécut pauvre apprenti dans une manufacture. Que de combats se livraient alors dans son esprit! Ses aspirations le poussaient en avant; le devoir, la nécessité le rivaient à un labeur matériel.

Il partagea son existence en deux parts. En suivant la voie modeste où il était engagé, il montra de la soumission aux volontés de sa famille; en cédant aussi à sa vocation entravée par tant d'obstacles, il fortifia son âme, doubla son énergie.

On le voyait debout avant ses jeunes camarades, il méditait, il lisait; à l'heure précise, il se rendait à l'atelier, un livre sous le bras. Durant les courts espaces de loisir qu'on accordait aux ouvriers, il se remettait à feuilleter ses ouvrages. L'histoire, la géographie, la littérature, les mathématiques, la théologie, tout fut ainsi étudié par lui.

Cette existence en partie double, il l'a décrite lui-même avec une parfaite simplicité, sans la moindre prétention.

« Je continuais, dit-il, mes études pendant les heures que je passais à la filature, en plaçant mon livre sur le métier, de manière à saisir les phrases les unes après les autres, tout en marchant pour faire ma besogne; j'étudiais ainsi constamment, sans être troublé par le bruit des machines; c'est à cela que je dois la faculté de m'abstraire complètement du

bruit que l'on fait à côté de moi et de pouvoir lire et écrire tout à mon aise au milieu d'enfants qui jouent ou bien dans une réunion de sauvages qui dansent et qui hurlent. »

« A dix-neuf ans, je devins tisserand et j'eus un métier à conduire. »

« C'était une profession extrêmement pénible, mais j'étais payé en conséquence de la peine que j'avais, et cela me mit à même de passer l'hiver à Glasgow, de m'y suffire, d'y poursuivre mes études médicales, d'y apprendre le grec et d'assister aux cours de théologie. »

Quelques années après, nous le retrouvons docteur et missionnaire. Il forme le projet de partir pour l'Orient; la guerre de l'opium l'en empêche; il se rend à Cap et se prépare à aller prêcher l'Evangile dans le pays des Hottentots. Devenu le gendre du docteur Mouffat, qui porte aussi un nom estimé en géographie, Livingstone s'engagea dans l'Afrique intérieure, à la manière des émigrants, c'est-à-dire avec sa famille, à la tête d'une petite troupe d'hommes hardis et particulièrement de deux intrépides chasseurs, MM. Murray et Oswell.

Bientôt les Européens se trouvent au cœur du pays des Bushmen. Ils franchissent le fleuve Orange et se portent vers Kuruman. C'est dans le voisinage de cette localité que Livingstone eut une dramatique aventure de chasse.

Les espèces félines les plus redoutables inquiétaient vivement la population de Kuruman. Les indigènes croyaient de bonne foi qu'on leur avait jeté un sort et qu'une tribu voisine les avait voués en pâture aux lions. Notre missionnaire voulut prouver qu'il n'en était rien, prit son fusil et macha vers l'ennemi à la grosse tête.

Resté dans la plaine avec un indigène nommé Mébalu, il aperçoit un des monstres sur un quartier de rocher. L'indigène fait feu. La balle va s'aplatir contre une pierre. Le lion furieux, mord l'endroit que le projectile a frappé et s'enfuit d'un bond. A peine Livingstone a-t-il eu le temps de se remettre de cette première émotion, qu'une autre fauve de grande taille rugit dans des broussailles voisines. Il le distingue à travers les hautes herbes, il le voit. Un cri de douleur poussé par l'animal lui prouve que le but est atteint. Pendant qu'il recharge son fusil, il entend un rugissement terrible; il lève les yeux. Le lion s'élançait sur lui comme un chat sur sa proie et le saisit à l'épaule; il roula tous les deux au fond d'un ravin. Là, le lion l'agitte, le secoue, comme un basset le fait d'un rat.

Le pauvre missionnaire rendit son âme à Dieu, lorsque l'indigène Mébalu apparut au détour d'un rocher. Surpris par cette arrivée, l'animal abandonna sa proie pour se précipiter sur le sauvage. L'excitant Mébalu en fut quitte pour une morsure à la jambe. Quant au missionnaire il conserva toute la vie des marques de cette cruelle journée. Le lion ne se retira pas aussi heureusement d'affaire. Il fut tué par les indigènes.

Ce qui, mieux encore que les lions, fut bien étudié par Livingstone, ce sont les habitants du pays.

Il allait portant un Evangile sous le bras, mais les conversions étaient peu nombreuses. Un jour, se trouvant auprès d'un chef, il faisait des efforts inouïs pour éclairer la conscience récalcitrante de quelques indigènes. Les meilleurs arguments échouaient. Prenant enfin pitié de ses insuccès, le chef finit par lui dire : « Vous imaginez-vous qu'il suffit de parler à ces gens-là pour leur faire croire ce que vous leur dites? Moi, je ne peu rien en obtenir qu'en les battant; si vous voulez, j'appellerai mes chefs, et, au moyen de nos fouets, nous aurons bientôt fait de les décider à croire... »

Le docteur ne dit pas si le souverain poussa la complaisance jusqu'à faire religieusement bâtonner ses sujets, mais il en était bien capable; il est même certain qu'en présence de sollicitations aussi irrésistibles, on se serait converti en masse.

Au reste, à quelques milliers de lieues de là, Théodoros, le célèbre roi d'Abysinie, n'emploie pas d'autres moyens pour répandre la religion chrétienne; il montre, d'un côté, l'eau lustrale et le goupillon; de l'autre, des soldats prêts à faire feu, et s'écrie : *Choisissez!* Naturellement, l'hésitation n'est pas longue.

Revenons vite à notre voyageur. Il demandait un jour à un chef intelligent ce qu'il pensait des habitants de son pays.

« Vous autres blancs, lui répondit le sauvage, vous n'avez pas d'idée comme nous sommes mauvais, quelques-uns parmi nous feignent de se convertir pour se mettre dans les bonnes grâces des missionnaires; quelques autres prennent la religion chrétienne parce qu'elle donne de l'importance aux pauvres; plusieurs, il est vrai, professent la foi nouvelle parce qu'ils y croient sincèrement. »

Cette réponse est d'une grande exactitude. Les missions sont la plupart du temps infructueuses, si l'on ne considère que les conversions au christianisme; mais grâce au contact des missionnaires, l'influence morale des Européens pourra peu à peu s'étendre, les conquêtes en seront le résultat. Le véritable bénéfice est là. (1)

Neuf fois sur dix, les indigènes n'ont aucune idée de la morale la plus élémentaire. Les notions du bien et du mal ne sont pas comprises. En voulez-vous une preuve? Le missionnaire demande à un vieux Bushman de lui raconter sa vie passée; celui-ci lui fait part d'une multitude de méfaits et reconnaît avoir mis à mort cinq personnes. « Il faut, lui dit

(1) On comprend qu'il s'agit ici des missions poli-tico-religieuses de l'Angleterre.

CREDIT AGRICOLE
SOCIÉTÉ ANONYME

Autorisée par décret du 16-FÉVRIER 1864

DIRECTION A LILLE | SUCCURSALE A ROUBAIX

29, Rue des Fossés, 29

35, Rue Pellart, 35

CAPITAL : 40,000,000

DÉPÔTS DE FONDS PRODUCTIFS D'INTÉRÊTS, paiement au moyen de chèques. Le Crédit agricole se charge gratuitement de tous services de caisses pour compte de ses déposants, encaissement de coupons, factures, etc.

BONS A INTÉRÊT AU PORTEUR DE 100, 500, 1,000 fr., payables à Lille, Paris, Marseille, Nice, Angoulême, Poitiers, Limoges, Avignon.

Intérêts acquis au porteur, jour par jour, à raison de 1 centime par jour soit, 3,6% par an.

Calculs faits d'avance au dos des bons.

BONS A ÉCHÉANCE FIXE, A ORDRE, OU AU PORTEUR, de 45 jours à 5 ans.

Intérêts de 3 à 5 pour 100 suivant l'époque d'exigibilité.

OBLIGATIONS FONCIÈRES ET COMMUNALES émises par le Crédit foncier de France ESCOMPE D'EFFETS DE COMMERCE, à une ou plusieurs signatures sur toute place de France et de l'Étranger.

AVANCES SUR WARRANTS, nantissements de marchandises et dépôts de titres.

OUVERTURES DE CRÉDITS HYPOTHÉCAIRES.

ACHAT ET VENTE d'actions, d'obligations et de fonds publics, moyennant 1/16 de commission, indépendamment des frais déboursés.

ENCAISSEMENT DE COUPONS.

LA DIRECTION DÉLIVRE GRATUITEMENT dans ses bureaux une notice sur le service des chèques et toutes les opérations de la société.

LES BUREAUX ET CAISSES SONT OUVERTS de neuf heures du matin à midi, et de deux à quatre heures du soir. 6697

le docteur, que tu sois bien endurci pour te vanter d'avoir tué des gens sans défense et qui ne t'auraient fait aucun mal. Qu'est-ce que Dieu te dira lorsque tu paraîtras devant lui? — Il dira... que je suis un homme adroit... »

L'adresse, voilà la morale, l'unique morale de la plupart des Africains!

Tres-superstitieux, d'une crédulité alliée à de subites défiances, très-disposés à rattacher tous les phénomènes à quelque cause magique, cruels sans calcul, féroces sans raisonnement, faisant le mal et le bien sans réflexion, poussés à la rapine, au meurtre, par un sentiment bestial d'égoïsme et d'intérêt, natures surtout impressionnables et magnétiques, les indigènes méridionaux doivent être jugés comme de grands enfants qui, entraînés par leurs instincts, agissent sans discernement. Leur esprit n'est pas atrophie, abâtardi, il ne s'est pas développé; il n'a pas pris son essor. Que d'exemples à l'appui de ce que j'avance! Qu'on lise les relations de voyage de Speke, de Burton, de Baker, de Livingstone surtout, qui a vécu au milieu des Africains plus de vingt ans, et l'on verra que la race nègre est plus superstitieuse que foncièrement méchante.

Livingstone demeura pendant plusieurs années auprès du chef Séché, qui en sa qualité de monarque, passait pour avoir une influence directe sur les nuages. Précisément la sécheresse fut horrible pendant les années qui s'écouleront à partir de l'arrivée du missionnaire; aussi, l'étranger devint-il suspect. Il reçut plusieurs députations des anciens de la tribu qui le supplièrent de permettre à Séché de produire seulement quelques ondes. « Si vous refusez, disaient-ils, le blé mourra et nous serons dispersés, laissez notre chef faire pleuvoir encore une fois, et nous tous, hommes, femmes, enfants, nous irons à l'école et nous chanterons des prières aussi longtemps que vous voudrez! »

Les naturels, qui avaient perdu quelque peu de leur confiance dans l'infailibilité de leur chef, se livraient de bonne foi à de bizarres incantations, à des préparations ridicules pour attirer quelques gouttes d'eau.

Ces préparations consistaient en chauves souris grillées, en foies de chancel, en cœurs de badouin, en vertèbres de serpents carbonisés. Malheureusement le ciel était insensible. Il ne tombait pas une goutte d'eau. L'avenir de la mission était de plus en plus compromis. Les esprits forts eux-mêmes étaient ébranlés. Livingstone, fut obligé d'abandonner Séché et ses sujets. La pluie vint-elle après son départ? c'est ce qu'on ne dit pas, mais ce qu'il y a de certain, c'est que la religion ne fut pas beaucoup de prosélytes.

Le docteur marcha en ligne directe vers le nord; il franchit le désert de Kalahari, découvrit, au mois d'août 1849, le lac Nyassi, une des plus belles nappes d'eau de l'Afrique australe, et s'avança dans le pays des Makololo, qui devint le quartier général de ses explorations.

Livingstone trouva dans cette contrée quelques intelligences assez distinguées; particulièrement deux chefs, Sébitouané et son fils Sékélotou. Loin d'être réfractaires au progrès, ils étaient l'un et l'autre très-favorables à la civilisation. Seulement ils la comprenaient assez mal. Parmi toutes les merveilles dont on présentait le tableau à Sékélotou, un fait le scandalisait au dernier point, c'était l'absence de harems à la cour des monarques européens. Un prince, suivant lui, ne devait pas se contenter d'une seule femme, comme un simple mortel. Une pareille anomalie renversait toute ses idées sur la supériorité du rang. Quand à lui, malgré les conseils du missionnaire, il voulut garder cinq femmes et, par économie, il fit mieux, il conserva celles de son père.

Cet incident, qui montre que la parole des prêtres ou des pasteurs chrétiens peut bien détruire une partie des idées erro-

nées des sauvages, mais ne parvient jamais à renverser tout l'échafaudage de leur barbarie, me remet en mémoire une anecdote parfaitement authentique. L'aventure se passe en Océanie, dans le pays des anthropophages.

Un indigène avait écouté la prédication d'un missionnaire catholique et s'était laissé baptiser. Tout était pour le mieux; cependant le bon prêtre apprit que le mauvais chrétien avait gardé ses trois femmes! Il court chez lui et le chapitre d'importance. Le sauvage se repent; dix jours après, il vient s'agenouiller auprès de son père en religion, il a le visage radieux. « Tu m'as obéi, lui dit le prêtre, tu renvoyé deux de tes femmes! — Oui, mon père, répond le sauvage, je n'en ai plus qu'une, comme tu me l'as ordonné; j'ai mangé les deux autres! »

Chez les Makololo, même superstition, même naïveté, même confiance dans la magie que chez les autres tribus. « J'avais offert, dit Livingstone, d'apprendre à lire aux indigènes qui le désiraient, mais ceux-ci furent peu nombreux. Il leur paraît surprenant que l'on puisse lire des choses qui ont eu lieu à une autre époque ou dans un pays éloigné. Nulle explication ne parvient à leur donner une idée, même approximative, de cette faculté merveilleuse. Un sauvage, plus courageux que ses compatriotes, consentit enfin à apprendre l'alphabet; il se crut d'abord en danger de tomber malade ou d'être frappé de malédiction. Lorsqu'il posséda son alphabet, il déclara très-sérieusement au souverain que la chose était inoffensive. Grâce à cette assurance, les sauvages prirent goût à la lecture et bientôt éprouvèrent si bien et si vite qu'ils devinrent eux-mêmes professeurs. L'un d'eux surtout montra une étonnante facilité. En quelques semaines il apprit à lire et à écrire. Il fit mieux, on le voit, que bien des Européens. »

Les Makololo aiment les arts, surtout le musique. Ils adorent les parures, surtout les plus éblouissantes. Une des coutumes les plus généralisées est de s'arracher les dents de la mâchoire supérieure. C'est là un des signes distinctifs, sinon de noblesse, du moins d'élegance. Le motif de cet usage est bien simple; suivez sa logique : les bœufs ont la mâchoire inférieure avancée; les zèbres, au contraire, ont la mâchoire supérieure préminente. Or, les bœufs sont des animaux extrêmement utiles, les zèbres, des bêtes malfaisantes. Il vaut donc mieux ressembler aux premiers qu'aux seconds; en s'arrachant les dents de la mâchoire supérieure, on imite un bon exemple, on s'éloigne d'un mauvais. Certains plaisants du pays donnent à cette coutume une origine plus factieuse : d'après eux, le femme d'un chef, ayant mordu son mari à la main en se querellant avec lui, fut condamné à perdre ses incisives; la mode fut aussitôt adoptée par tous les membres de la tribu, qui trouvaient la coutume prudente.

RICHARD CORTAMBERT.
(La suite au prochain numéro.)

DENTS depuis 5 francs

VERBRUGGHE

Dentiste

29, rue du Grand-Chemin, Roubaix. — 11, rue Secarrebault, Lille.

Guérison du mal de dents

Paiement après succès.

M. VERBRUGGHE, se rend à domicile et de charge de raccommoder toute espèce de sièges artificiels. 6631

COURS DE LA BOURSE

Du 2 juillet 1867.
Cours de ce jour
3%..... 68 70 — 3%..... 69 50
4%..... 99 00 — 4 1/2% 99 00